Dans ta ville, la pluie tombe autrement

Derrière les images que l'on s'invente, une vraie personne attend



Laura Bellini

Dans ta ville, la pluie tombe autrement

Derrière les images que l’on s’invente, une vraie personne attend

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384904695

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 5

Chapitre 1 - L'homme de l'autre côté de l'écran 11

Chapitre 2 - En dehors du programme prévu 23

Chapitre 3 - Une lumière que les mots ne peuvent corriger 37

Chapitre 4 - Les choses qu'on ne met pas dans les messages 48

Chapitre 5 - Le droit de disposer de son temps 60

Chapitre 6 - Avant que la ville ne s'endorme 70

Chapitre 7 - Le lendemain du baiser 80

Chapitre 8 - Les gens qui le connaissent depuis longtemps 91

Chapitre 9 - Ce qui ne peut pas être remplacé 103

Chapitre 10 - L'endroit où nous avons cessé de faire semblant 115

Chapitre 11 - La nuit ne leur appartient pas à eux seuls 130

Chapitre 12 - La place que nous avions laissée dans notre imagination 140

Chapitre 13 - Le prix du choix de rester 153

Chapitre 14 - Tout ce que nous risquions de ne pas sauver 163

Chapitre 15 - L'homme que nous avions inventé 175

Chapitre 16 - La distance commence plus tôt qu'on ne le croit 188

Chapitre 17 - Une vie qu'on ne peut pas mettre entre parenthèses 202
Chapitre 18 - Il ne suffit pas de dire pardon 215
Chapitre 19 - Choisir sans se raconter d'histoires..... 227
Chapitre 20 - Dans ta ville, la pluie tombe autrement 241

INTRO

À Londres, la pluie commençait rarement d'un seul coup. D'abord, les vitres s'assombrissaient, comme si quelqu'un y avait passé une main mouillée. Puis le trottoir se mettait à briller et, seulement quelques instants plus tard, les gouttes devenaient suffisamment nombreuses pour pousser les passants à ouvrir leurs parapluies. Ce soir-là, j'étais assise près de la fenêtre d'un petit café de Bermondsey, à regarder les gens prendre la même décision à des rythmes différents. Je n'avais aucune raison de me presser. Il me restait quarante minutes avant la fermeture de la galerie. Ensuite, je comptais rentrer dans la chambre que je louais, peaufiner trois textes de présentation pour l'exposition et me coucher avant minuit. Mon programme était simple. C'était précisément pour cette raison que je tenais tant à le respecter.

J'étais venue à Londres pour six semaines afin de traduire les textes d'une exposition consacrée aux lettres écrites par des personnes qui, autrefois, avaient tenté de faire de cette ville leur chez-soi. Le travail était bien défini, le délai serré et la rémunération suffisante pour me permettre, à mon retour en Pologne, de louer un petit local où installer mon propre atelier. Depuis des années, je travaillais à la table de la cuisine, entre les factures et les tasses qui ne trouvaient jamais le chemin de l'évier au bon moment. Je voulais enfin disposer d'un endroit où personne ne déposerait ses courses sur mes impressions et où je pourrais fermer la porte une fois ma journée terminée. Je ne rêvais pas d'un bouleversement spectaculaire. Je voulais simplement quelque chose qui ne dépende que de moi.

Sur l'écran de mon ordinateur, le fichier contenant les textes de présentation était ouvert. Dans l'un d'eux, l'auteur d'une lettre racontait qu'après son arrivée en Angleterre, il avait longtemps été incapable de distinguer le mal du pays d'une simple fatigue. J'avais conservé sa phrase presque telle quelle. La version proposée par le commissaire de l'exposition était plus élégante, mais elle effaçait la rudesse de l'original. Je ne voulais pas que la vie de quelqu'un devienne plus raffinée simplement parce qu'elle devait tenir sur un mur de galerie.

C'est alors que j'ai reçu un message de Tytus.

« J'ai vu le nouveau fichier. On pourrait parler du texte numéro sept ? Dans la mise en page, ça ne fonctionne pas comme on l'avait imaginé. »

Je l'ai lu deux fois. Il n'y avait rien d'impoli dans ces mots. Tytus écrivait rarement de manière désagréable. Au fil de presque deux années de correspondance, j'avais appris à reconnaître sa façon de placer les virgules, ses petites remarques ajoutées à la fin des messages et ces moments où il plaisantait pour éviter de dire quelque chose trop directement. Tout avait commencé par une question à propos d'une phrase tirée d'une lettre qu'il souhaitait utiliser dans un projet. Je lui avais répondu parce que sa question était pertinente. Puis il m'en avait posé une autre, et j'avais commencé à répondre à autre chose qu'à ses seules interrogations. Avec le temps, nous avions échangé des photographies de lieux que nous ne savions pas décrire, des plaintes sur les compromis professionnels et de petits messages envoyés à des heures où les gens raisonnables avaient déjà terminé leur journée.

Ce n'étaient pas des conversations où nous nous dévoilions chaque jour nos pensées les plus secrètes. Il

nous arrivait de rester silencieux pendant plusieurs jours, puis une seule phrase suffisait pour reprendre la discussion exactement là où nous l'avions laissée. Tytus savait décrire une salle d'exposition vide de telle manière que je croyais presque entendre l'écho de mes propres pas. De mon côté, je lui envoyais des photographies d'inscriptions aperçues par hasard sur des murs et lui expliquais pourquoi certains mots ne pouvaient pas passer dans une autre langue sans perdre quelque chose d'essentiel. Notre relation n'avait pas besoin d'une présence quotidienne. Du moins, c'était ce que je pensais.

Je savais qu'il avait quarante-trois ans, qu'il concevait des expositions et qu'il pouvait passer une demi-journée à discuter de la nuance d'une lumière s'il estimait qu'elle modifiait le sens d'un objet. Je savais aussi qu'il s'occupait de son père, qui vivait dans les environs de Londres, même s'il n'avait jamais présenté cela comme un sacrifice. Il parlait peu de lui-même, mais posait des questions attentives sur ma vie. Il se souvenait des dates de mes entretiens professionnels importants et ne cherchait jamais à me consoler avant même de savoir si j'en avais besoin. Lorsque j'avais refusé une mission que je jugeais insuffisamment rémunérée, il m'avait simplement écrit : « Tu as bien fait de ne pas confondre le fait d'être utile avec celui de devoir être toujours disponible. » J'avais gardé ces mots en mémoire plus longtemps que je ne voulais bien l'admettre.

Nous ne nous étions encore jamais rencontrés. La raison était toute simple : nous vivions dans deux pays différents, nous avions nos emplois, nos obligations et un talent certain pour remettre les voyages à un moment plus opportun. Mais cette fois, nous travaillions sur la même exposition, dans la même ville, et dès le lendemain, nous devions prendre des

décisions autour de la même table. Il m'avait envoyé une photographie de lui quelque temps auparavant. Elle semblait avoir été prise sans intention particulière, de trois quarts, un mug à la main. Il n'avait pas l'air de quelqu'un qui cherchait à plaire. C'était justement ce qui m'avait permis d'imaginer facilement tout le reste.

J'ai fermé le fichier et ouvert le message contenant le projet de scénographie. Tytus me l'avait envoyé moins d'une heure auparavant. J'avais déjà vu cette disposition à l'écran, mais ce n'est qu'à cet instant que j'ai remarqué qu'il avait prévu moins d'espace que nécessaire pour le texte numéro sept. Ma phrase avait été réduite de moitié. Le sens restait compréhensible, mais l'hésitation de l'auteur de la lettre avait disparu. Cette petite incertitude qui empêchait ses mots de ressembler à une vérité toute faite.

J'ai ressenti de l'irritation, suivie d'un sentiment moins confortable encore. Tytus connaissait pourtant mon approche de la traduction. Dans nos messages, il m'avait souvent écrit que c'était précisément cette fidélité qui faisait ma valeur. Alors, maintenant que nous allions travailler ensemble, pensait-il qu'il lui suffirait de me demander un peu de souplesse pour que j'adapte mes mots à sa composition ? Ou bien étais-je simplement allée trop vite en supposant que, puisque nous avions passé deux ans à discuter sans effort, il nous serait tout aussi facile de prendre des décisions ensemble ?

Mon téléphone a vibré de nouveau.

« Je ne veux pas régler ça par courriel. Demain, neuf heures, à la galerie. Je te montrerai ce que j'ai en tête. Et je préfère te prévenir : je n'accepterai pas le texte dans sa longueur actuelle. »

J'ai esquissé un bref sourire, sans amusement. Il y avait dans ce message quelque chose que je ne lui connaissais pas encore : l'assurance de quelqu'un qui n'avait plus besoin de choisir soigneusement ses mots pour préserver une conversation. Pendant toutes ces années, j'avais pu remettre ma réponse à plus tard, y revenir une heure après, choisir une formulation qui ne paraîtrait pas trop sèche. Maintenant, nous allions nous retrouver face à face. Il ne serait plus possible de corriger le ton avant d'appuyer sur « envoyer ».

J'ai répondu : « Je viendrai. Mais je ne te promets pas de raccourcir le texte. »

Pendant un instant, j'ai regardé le curseur, comme s'il allait ajouter quelque chose à ma place. Il n'a rien fait. J'ai envoyé le message et rangé mon ordinateur dans mon sac. Dehors, la pluie s'était intensifiée et les phares des voitures étiraient de longues traînées tremblantes sur l'asphalte mouillé. J'avais mon propre programme, un contrat avec la galerie et une décision que je voulais prendre à mon retour. Je n'avais pas besoin que quelqu'un débarque dans ma vie pour en réorganiser les pièces.

Et pourtant, en me dirigeant vers la sortie, je me suis surprise à essayer d'imaginer la voix de Tytus, le lendemain, sans le haut-parleur d'un téléphone entre nous. Pas celle de ses enregistrements qu'il joignait parfois à ses messages, mais sa véritable voix : avec sa respiration, ses silences et la fatigue accumulée au fil d'une longue journée. Je me suis demandé s'il avait, lui aussi, déjà construit une image de moi, à partir de mes réponses, de mes photographies et de toutes ces phrases que je choisissais soigneusement avant de les lui envoyer.

Près de la porte, j'ai hésité un instant. La pluie tombait plus fort que lorsque j'étais entrée dans le café. J'aurais pu retourner chercher mon parapluie, mais je ne voulais pas me rasseoir à cette table et faire semblant que notre rendez-vous du lendemain ne serait qu'une simple rencontre professionnelle. Si, pendant deux ans, nous avions appris à compter l'un pour l'autre, serions-nous maintenant capables de nous permettre de nous découvrir sans tout ce que nous avions imaginé à la place de la réalité ?

Chapitre 1 - L’homme de l’autre côté de l’écran

Le lendemain matin, je me suis réveillée plus tôt que prévu. Non pas parce que j'avais mal dormi. Simplement, mon esprit avait décidé que neuf heures était une échéance à laquelle il fallait se préparer avec le plus grand sérieux, comme si mon rendez-vous avec Tytus Król était un entretien d'embauche et non ma première rencontre avec un homme dont je connaissais presque par cœur les messages.

Je suis restée quelques minutes allongée, à écouter la pluie frapper le rebord de la fenêtre. La soirée de la veille m'avait laissé une désagréable impression d'inachevé. J'ai relu son dernier message, bien que j'en connaisse déjà presque chaque mot. « Je n'accepterai pas le texte dans sa longueur actuelle. » La phrase était ferme, peut-être même légèrement arrogante, mais je n'arrivais pas à lui prêter de mauvaises intentions. Tytus n'avait jamais été de ceux qui se disputent pour le simple plaisir de gagner. Du moins, c'était l'image que j'avais de lui.

J'ai choisi un pantalon sombre, un pull crème et un manteau qui supportait bien l'humidité londonienne. J'ai attaché mes cheveux bas, en laissant quelques mèches encadrer mon visage. Je ne voulais pas avoir l'air d'une femme qui avait passé une heure devant son miroir, même si j'y avais consacré un peu plus de temps que nécessaire. J'ai fini par décider que je n'avais pas à m'excuser de mon apparence ni à prouver que cette rencontre ne comptait pas pour moi.

La galerie se trouvait dans un ancien bâtiment industriel reconverti, au bord d'une rue tranquille de Bermondsey. Sa

façade était percée de hautes fenêtres et sa porte était encadrée de métal sombre. À l'intérieur, l'air sentait la peinture fraîche, le bois et le café que quelqu'un avait oublié dans l'arrière-salle. Je suis arrivée sept minutes en avance. Je préférais avoir un peu de temps pour découvrir les lieux sans la présence d'autres personnes, surtout de celles qui risquaient de considérer mon travail comme un simple complément à leurs idées.

Sur une longue table étaient disposés des tirages de lettres, des échantillons de papier et plusieurs photographies. Je connaissais déjà certains documents grâce aux archives ; d'autres, je ne les avais vus que sur un écran. L'exposition devait raconter l'histoire de messages personnels envoyés par des personnes venues à Londres pour tenter de trouver leur place dans cette ville. Il ne s'agissait pas de grandes histoires d'émigration ni de témoignages officiels. L'essentiel se trouvait dans les détails : la description d'une première chambre louée, une plainte à propos de l'humidité dans un appartement, une recette recopiée de mémoire, quelques phrases sur quelqu'un resté loin derrière.

Tytus devait concevoir la présentation de ces documents. De mon côté, j'étais chargée des traductions, de la révision et de la forme définitive des textes. En théorie, les rôles étaient clairement définis. En pratique, la frontière entre les mots et l'espace se révélait beaucoup moins évidente.

J'ai entendu des pas derrière moi.

« Katarzyna ? »

Je me suis retournée.

Pendant un bref instant, je n'ai rien dit. L'homme qui se tenait à quelques pas de moi m'était à la fois familier et

parfaitement étranger. Je l'ai reconnu grâce à sa photographie, mais celle-ci ne rendait pas justice à sa manière d'occuper l'espace. Il était grand, avait les cheveux foncés, traversés de mèches argentées bien visibles aux tempes, et un visage où la fatigue avait laissé des traces, sans qu'il cherche à dissimuler son âge. Il portait un pull gris anthracite, un pantalon sombre et un manteau posé sur son avant-bras. Il ressemblait à quelqu'un qui était sorti de chez lui sans se demander si sa tenue s'accordait avec l'exposition.

Son regard s'est posé sur moi avec une reconnaissance évidente.

« Tytus », ai-je dit, bien qu'il n'y ait eu aucun doute sur son identité.

« En personne, avec un peu moins de pixels. »

Il a souri. Sa voix était calme, plus grave que dans mon souvenir des enregistrements. En réalité, chacune de ses phrases semblait plus directe. Il n'y avait plus d'écran entre nous, plus cette possibilité de remettre une réponse à plus tard.

« Je m'attendais à ce que tu sois plus grand », ai-je lancé.

Il a haussé les sourcils.

« Intéressant. Moi, je m'attendais à ce que tu sois plus patiente avec les gens qui raccourcissent tes textes. »

« Cela ne fait même pas une minute que nous sommes ensemble et nous parlons déjà de mes défauts. »

« Dans ce cas, nous utilisons notre temps efficacement. »

J'ai ri, bien que ce ne fût pas mon intention. Il y avait quelque chose de désarmant dans sa façon de plaisanter. Il ne cherchait pas à dissiper la tension à tout prix. Il

reconnaissait plutôt que nous savions tous les deux pourquoi nous étions là.

Tytus a posé son manteau sur le dossier d'une chaise et m'a désigné la table.

« Viens. Je vais te montrer ce que j'ai préparé. »

Je me suis approchée des tirages. Au centre se trouvait une grande feuille présentant le plan de l'exposition. J'ai parcouru du regard les murs indiqués, les passages et les points d'éclairage. Le projet était réussi. Même très réussi. Tytus savait exploiter un espace sans le surcharger d'éléments. Il avait laissé suffisamment de zones vides et les différentes parties de l'exposition s'enchaînaient selon un parcours naturel. J'avais l'impression que les visiteurs ne se contenteraient pas de lire les lettres, mais qu'ils entreraient progressivement dans les souvenirs d'autres personnes.

Je n'avais pourtant aucune intention de laisser l'esthétique prendre le pas sur le contenu.

« Ici », ai-je dit en désignant le septième texte. « Tu l'as raccourci. »

« D'un tiers. »

« De moitié, si l'on compte les phrases que tu as supprimées. »

« Ce n'est pas une question de nombre de phrases. C'est une question de lisibilité. »

« La lisibilité ne signifie pas qu'il faut priver un texte de son sens. »

Il m'a observée attentivement. Il n'avait pas l'air vexé. Plutôt celui d'un homme qui attendait cette réponse et souhaitait savoir comment j'allais la justifier.

« Lis-le à voix haute », m'a-t-il demandé.

J'ai retrouvé l'original sur le tirage et j'en ai lu un passage. La lettre venait d'une femme qui racontait sa première année à Londres. Elle parlait d'un appartement où les serviettes ne séchaient jamais, d'une voisine qui lui apportait du thé et du fait que, pendant de longs mois, elle n'avait pas su si le mal du pays lui pesait ou si elle était simplement épuisée à force d'essayer de trouver sa place dans un nouvel environnement.

Lorsque j'ai terminé, Tytus n'a pas répondu immédiatement.

« Tu vois ? » ai-je demandé. « Ce n'est pas un texte sur des serviettes. Tout se joue dans cette incertitude qui s'installe entre deux phrases. »

« Je sais. »

« Alors pourquoi l'as-tu supprimée ? »

Il a fait glisser son doigt sur le plan.

« Parce que les gens liront ce texte debout. Il y aura d'autres visiteurs dans la salle, la lumière arrivera de côté et le passage est plus étroit qu'il n'y paraît sur le dessin. Si nous conservons tout ce que tu souhaites garder, certains visiteurs liront les trois premières phrases et passeront directement à la suite. »

« Nous pouvons augmenter le format. »

« Impossible. Les dimensions des panneaux ont déjà été approuvées. Les modifier entraînerait des frais supplémentaires et retarderait le montage. »

« Nous pouvons changer la disposition. »

« Nous le pouvons, mais nous perdrons de la place pour les originaux. »

« Ce n'est pas mon problème si tu n'as pas prévu suffisamment d'espace. »

J'ai prononcé ces mots plus rapidement que je ne l'aurais voulu. Tytus m'a regardée, puis s'est légèrement adossé à sa chaise.

« C'est justement mon problème. C'est pour cela que j'essaie de le résoudre. »

Je n'ai pas répondu. Je ne m'attendais pas à ce qu'il reconnaisse ma part de vérité dans ce désaccord. Habituellement, les personnes responsables d'un projet présentaient les contraintes comme s'il s'agissait de lois naturelles. Lui n'essayait pas de prétendre que tout avait été parfaitement anticipé.

« J'ai une autre proposition », a-t-il repris. « Nous n'allons pas choisir maintenant entre ton texte et ma mise en page. Nous allons faire un essai. Nous imprimerons la version intégrale à l'échelle définitive, nous la placerons sur le mur et nous vérifierons ce qu'elle donne à la distance à laquelle les visiteurs la liront. »

« Et si le résultat est satisfaisant ? »

« Nous conservons la version complète. »

« Et si ce n'est pas le cas ? »

« Alors nous chercherons une solution qui ne consiste pas à supprimer mécaniquement des phrases. »

Sa proposition était raisonnable. Cela ne signifiait pas pour autant que j'allais l'accepter sans poser de conditions.

« Je veux avoir le droit d'approuver la formulation définitive de chaque texte. »

« Tu l'as dans ton contrat. »

« Je veux que ce soit clair aussi dans la pratique. »

Tytus a acquiescé.

« Très bien. De mon côté, j'ai besoin de la même garantie pour la mise en page. Je ne veux pas que quelqu'un modifie la disposition des panneaux sans me consulter une fois le projet approuvé. »

« Je n'ai pas l'intention de concevoir ton exposition. »

« Et moi, je n'ai pas l'intention de traduire tes textes. »

Nous nous sommes regardés. Dans cette dernière phrase, il y avait davantage qu'une plaisanterie. Nous avions chacun nos compétences et nous n'étions pas prêts à les abandonner à l'autre simplement parce que nous nous connaissions par correspondance.

« D'accord », ai-je dit. « Alors cessons de faire comme si l'un de nous pouvait décider de tout, à lui seul. »

« C'est peut-être la décision la plus raisonnable que nous prendrons aujourd'hui. »

Pendant la demi-heure suivante, nous avons examiné les autres passages. Tytus me montrait les visualisations et je lui expliquais pourquoi certaines formulations devaient conserver leur ordre original. J'ai remarqué qu'il ne m'interrompait pas lorsque je parlais de langue. Il n'était pas d'accord avec tout, mais ses questions portaient réellement sur le problème. Lorsqu'il désignait un passage qui, selon lui, ne convenait pas à la composition, il ne faisait pas semblant d'en comprendre le sens mieux que moi.

À un moment, il a fait glisser une feuille de notes dans ma direction.

« Ce sont tes remarques sur la version précédente ? »

« Oui. »

« Je les ai reconnues à ta manière de marquer les virgules. »

« Je ne savais pas que j'avais une façon particulière de marquer les virgules. »

« Si. Tu laisses de petites marques dans la marge, comme si tu demandais pardon au texte de devoir le corriger. »

J'ai baissé les yeux vers la feuille. Il avait raison. À côté d'un paragraphe, j'avais effectivement dessiné un petit signe qui ressemblait à un crochet inversé.

« Ce n'est pas une façon de demander pardon. »

« Alors, qu'est-ce que c'est ? »

« Un avertissement. »

Il a ri doucement.

C'est à ce moment-là que j'ai pensé pour la première fois que sa présence pourrait se révéler plus agréable que je ne l'avais prévu. Non pas parce qu'il était d'accord avec moi, mais parce qu'il savait remarquer un détail qui n'avait aucune importance pour le projet. Pendant deux ans, je lui avais écrit au sujet de mes habitudes, mais je n'aurais jamais imaginé qu'il se souviendrait d'une chose aussi insignifiante.

À onze heures, une femme de l'administration est entrée dans la salle. Elle s'est présentée sous le nom d'Helen et nous a informés que l'imprimerie avait besoin des fichiers définitifs au plus tard vendredi. Tytus lui a demandé s'il était possible de repousser l'échéance de deux jours. Helen a secoué la tête.

« Pas cette fois. Le montage commence la semaine prochaine. Si nous ne livrons pas les fichiers, nous perdrons le créneau qui nous a été réservé. »

« Je comprends », a-t-il répondu.

Lorsqu'elle est sortie, j'ai regardé le calendrier.

« Vendredi ? »

« Oui. »

« Nous sommes mardi. »

« Je sais. Pas besoin de me le rappeler. »

« Je ne te le rappelle pas. J'essaie de comprendre pourquoi je n'ai pas reçu cette information plus tôt. »

Tytus m'a regardée.

« Je pensais que tu connaissais le calendrier. »

« Je connais la date limite. Je ne savais pas qu'il n'y avait absolument aucune marge. »

Il est resté silencieux un instant. Puis il a sorti de sa chemise un exemplaire imprimé du calendrier et me l'a tendu sans commentaire.

« Tu as raison. J'aurais dû t'envoyer cette version. »

J'ai pris la feuille. C'était un détail, mais je ne voulais pas le minimiser. Il n'avait pas essayé de détourner mon attention ni de rejeter la responsabilité sur l'administration.

« Nous allons devoir travailler vite », ai-je dit.

« Nous allons devoir travailler intelligemment. »

« Ce n'est pas toujours la même chose. »

« Je sais. C'est pour cela que je suis content que tu sois ici. »

Cette phrase avait une résonance différente de celle d'un compliment professionnel. Peut-être parce qu'il l'avait prononcée sans sourire, en me regardant droit dans les yeux. Pendant un instant, je n'ai pas su quoi répondre.

À la place, j'ai rangé le calendrier dans ma chemise.

Avant midi, nous avions convenu que je préparerais deux versions des textes les plus problématiques et qu'il élaborerait une autre disposition pour trois panneaux. Vendredi, nous prendrions les décisions définitives à partir des impressions d'essai. Ce n'était pas le compromis que j'espérais la veille, mais au moins, il ne m'obligeait pas à renoncer à ma responsabilité professionnelle.

Alors que je rassemblais mes documents, Tytus m'a tendu mon manteau, que j'avais laissé sur la chaise. Il l'a fait naturellement, sans chercher à afficher une politesse particulière.

« Tu as un moment ? » m'a-t-il demandé.

« Ça dépend. Pour quoi faire ? »

« Pour prendre un café. Pas celui de la machine à l'arrière. J'aimerais parler de quelque chose qui ne figure pas dans le calendrier. »

Je l'ai regardé un instant, en me demandant s'il s'agissait d'une proposition professionnelle ou personnelle. Je n'avais pas envie de deviner.

« De quoi ? »

« De la façon dont j'avais imaginé notre première rencontre. Et de toutes les petites choses sur lesquelles je me suis trompé. »

« Cela ressemble dangereusement à une conversation sur les attentes. »

« Nous pouvons la remettre à plus tard, si tu préfères. »

Il n'a pas insisté. Il attendait simplement ma réponse.

« Pas aujourd'hui », ai-je répondu. « J'ai encore du travail à terminer et je ne veux pas modifier mes plans. »

« Je comprends. »

Il ne m'a pas demandé si j'étais sûre de moi. Il n'a pas essayé de me convaincre que nous n'avions qu'un petit moment devant nous. Il a simplement acquiescé et s'est remis à rassembler les tirages.

J'avais remarqué cela aussi.

Je suis sortie de la galerie quelques minutes plus tard. La pluie avait diminué et l'air était frais et humide. J'ai parcouru plusieurs dizaines de mètres avant de réaliser que je souriais. Ce n'était pas le sourire d'une femme qui venait de rencontrer l'amour de sa vie. J'étais trop raisonnable pour cela. C'était plutôt celui d'une personne qui venait de découvrir qu'un visage familier pouvait encore la surprendre d'une manière qu'elle n'avait pas anticipée.

Tytus ne s'était révélé ni aussi parfait ni aussi difficile que je me l'étais imaginé la veille. Il était direct, parfois obstiné, attentif aux détails et suffisamment sûr de lui pour ne pas considérer chaque désaccord comme une menace. Il avait également tendance à prendre des décisions trop rapidement, avant de s'assurer que tout le monde connaissait les conditions.

Je savais davantage de choses sur lui que sur la plupart des personnes que je fréquentais au quotidien. Pourtant, après une heure de conversation, j'avais l'impression de commencer seulement à le découvrir.

Une nouvelle notification est apparue sur mon téléphone.

« Merci pour notre discussion d'aujourd'hui. Et pour ton avertissement concernant les virgules. Je ferai attention. »

Je n'ai répondu que quelques minutes plus tard.

« Je ne te promets pas que cela changera quoi que ce soit. »

J'ai rangé mon téléphone dans ma poche et me suis dirigée vers la station. Pour la première fois depuis mon arrivée à Londres, je me suis dit que ces six semaines risquaient d'être bien plus imprévisibles que je ne l'avais imaginé.

Chapitre 2 - En dehors du programme prévu

Je suis revenue à la galerie le lendemain à neuf heures, cette fois sans avoir besoin de me convaincre que ma présence relevait uniquement de mes obligations professionnelles. J'avais préparé deux versions des textes, des notes concernant les autres lettres et une liste de questions sur les documents d'archives. Je n'avais cependant aucune intention de prétendre que le message de Tytus, reçu la veille au soir, ne m'avait pas fait plaisir.

Il est arrivé quelques minutes après moi. Il portait deux gobelets de café et un sac en papier provenant de la boulangerie située de l'autre côté de la rue.

« Je ne savais pas comment tu le prenais », a-t-il dit en posant les gobelets sur la table. « J'ai pris un café noir et un autre avec du lait. Sans sucre dans les deux, parce que je ne me souvenais pas si tu en mettais. »

« Généralement, non. »

« Donc, j'ai visé juste à moitié. »

« C'est un assez bon résultat pour quelqu'un qui a reçu mes messages pendant deux ans. »

« Pas sur tout. Tu ne m'as jamais dit quel café tu commandais. »

« Je ne pensais pas que c'était une information importante. »

« Moi non plus. Jusqu'à hier. »

Il m'a regardée avec un léger sourire. J'ai choisi le café au lait. Je n'avais pas l'intention d'analyser ce geste, même

si, quelque part dans un coin de mon esprit, j'ai noté qu'il s'était au moins souvenu de ne pas m'apporter une boisson trop sucrée avec du sirop.

Les impressions d'essai nous attendaient déjà sur la table. Tytus les avait disposées dans l'ordre où elles devaient apparaître sur les murs. Pendant l'heure suivante, nous avons travaillé presque sans interruption. Ma version longue du texte s'est révélée lisible, mais nécessitait un interligne plus important. Tytus a proposé de changer de police. Son premier choix ne m'a pas plu, alors il en a préparé un deuxième, puis un troisième. Devant le dernier, j'ai cessé de chercher des arguments pour le contredire.

« Celui-ci est bien », ai-je reconnu.

« Je sais. »

« Tu n'es pas obligé d'avoir l'air aussi satisfait. »

« Je ne suis pas satisfait. J'attendais simplement que tu le dises depuis ce matin. »

« Donc, tu es quand même satisfait. »

« Un peu. »

Il m'a tendu le tirage. Les lettres étaient plus discrètes, plus aérées. Elles n'attiraient pas l'attention par leur forme, mais permettaient de se concentrer sur le texte. J'ai compris pourquoi il avait choisi cette police. Il ne cherchait pas à embellir les mots des autres. Il voulait leur laisser de la place.

« Pourquoi as-tu choisi de concevoir des expositions ? » ai-je demandé avant d'avoir le temps de me retenir.

Il a levé les yeux.

« C'est une question assez personnelle pour neuf heures quarante. »

« Tu n'es pas obligé de répondre. »

« Non, ce n'est pas un problème. Je me demande simplement pourquoi tu me poses cette question maintenant. »

J'ai haussé les épaules.

« Parce que je vois que tu sais ce que tu fais. Et pendant la plupart de nos conversations, tu parlais de tes projets comme s'il s'agissait simplement de choses que tu étais obligé de faire. »

Il a fait tourner son crayon entre ses doigts pendant quelques instants.

« Autrefois, je pensais que concevoir une exposition consistait à montrer des choses. Plus tard, j'ai compris que ce qui comptait davantage, c'était ce qu'une personne pouvait ressentir ou se rappeler en les découvrant. Un objet sans contexte n'est qu'un objet. C'est seulement la manière dont on le présente qui permet à quelqu'un d'y voir quelque chose qui lui appartient. »

« On dirait une phrase qui devrait figurer dans ton portfolio. »

« Je déteste les portfolios. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'il faut y montrer uniquement les choses dont on est fier. Et je ne veux pas faire semblant que toutes mes décisions ont été bonnes. »

Il l'a dit sans dramatiser. Il ne cherchait pas à susciter ma compassion. Il considérait simplement qu'il n'avait aucune raison de se présenter à moi comme un homme sans défauts.

« C'est une façon de voir assez rare », ai-je remarqué.

« Peut-être. Mais je travaillerais beaucoup plus facilement si je n'avais pas à me souvenir de toutes les choses que je n'ai pas faites. »

Je n'ai pas insisté. Je connaissais, grâce à ses anciens messages, l'existence de son père et les obligations qui occupaient une bonne partie de ses semaines. Je n'en connaissais cependant pas les détails et je ne voulais pas considérer ces informations comme une invitation à l'interroger.

J'ai préféré revenir aux tirages.

« Il faut encore déterminer qui approuvera les textes après correction. »

« Toi. »

« Et si tu veux modifier leur emplacement ? »

« Alors, nous en discuterons. »

« Je veux que chaque modification du texte après validation passe par moi. Même s'il ne s'agit que d'un seul mot. »

« D'accord. De mon côté, je veux disposer d'un droit de veto sur les changements de l'organisation spatiale qui influencent la perception de l'exposition. »

« C'est raisonnable. »

« Nous venons donc de conclure un accord. »

« Non. Nous avons défini les règles de notre collaboration. Le contrat est quelque part dans le classeur d'Helen. »

Tytus a ri et a noté nos accords dans son carnet. Son écriture était soignée, légèrement inclinée vers la droite. Lorsqu'il a déplacé la feuille, j'ai remarqué qu'il avait dessiné